

BIENVENUE
AU GRAND K

VIRGINIE LE PÉCHEUR

BIENVENUE AU GRAND K

Roman



VOIR DE PRÈS

© le cherche midi, 2019

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-213-4

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À mes copines, ces héroïnes du quotidien.

PREMIER MESSAGE DU GRAND K

Voilà un mois que nous sommes arrivés dans ce pays au nom de tambour, Kazakhstan. Surnommé par mes soins le « Grand K » pour les intimes. Cinq fois grand comme la France, langue parlée : le russe, dix-sept millions cinq cent mille habitants, assis sur la quatrième réserve pétrolière du monde. Pays ex-soviétique, « république indépendante » d'Asie centrale, passée en quinze ans du totalitarisme pur et dur au capitalisme sauvage.

Pas le temps de dire ouf dans ce monde sans pitié où une génération de nouveaux riches arrogants, parvenus, représente un pour cent de la population.

Les contrastes sont rudes au Grand K, pas seulement socialement. Plus trente degrés l'été, moins trente l'hiver, la steppe à perte de vue, adossée au sud aux contreforts de la chaîne Pamir où nous allons vivre pendant trois ans. Ce dans la ville d'Almaty, capitale économique, familièrement rebaptisée à son

tour la « Grande A », tant ses occupants sont persuadés de leur suprématie et qu'elle est le nombril du monde. Une petite bourgade à flanc de montagne donc, d'un million d'âmes, mélange d'autochtones mongols et de descendants des Russes déportés en masse par Staline. Ajoutez-y des minorités tchéchènes et coréennes entre autres, plus une poignée d'expatriés de tous bords en majorité américains attirés par ce nouvel Eldorado. Secouez le tout. Au milieu de tout ça ajoutez une famille franco-française de quatre personnes et demie : nous.

Le père, homme d'affaires exerçant ses talents dans la délicieuse zone en question ; la mère (moi) ; la fille, treize ans à l'arrivée ; le fils, dix ans à l'arrivée ; le chat, trois ans à l'arrivée. Tout ça pour situer cette bonne petite famille bien parisienne, expatriée pour la première fois, soit un grand saut dans l'inconnu. Et lequel...

Entrons sans tarder dans le vif du sujet.

PLOV

Le plov de Larissa trône au milieu de la cuisine.

Pour ceux qui l'ignorerait encore, le plov, plat national kazakh, se constitue essentiellement de riz cuit à l'huile (beaucoup d'huile) additionné de restes divers.

Quant à Larissa, notre « intendante » – que les garçons qui lisent ces lignes se calment et cessent immédiatement de fantasmer –, elle n'a rien de Julie Christie dans *Le Docteur Jivago*.

Enfin à celles que le terme d'intendante ferait rêver de paradis domestique, je mentionne que la dénommée Larissa a déjà flingué la moitié de mes cachemires sur le programme soixante degrés. Ils ne vont même pas à notre fils (un mètre douze, trente-trois kilos). Et qu'elle ignore le maniement d'une cocotte-minute.

Mais pour en revenir au plov : pourquoi trône-t-il ? Tout simplement parce que le plat monumental qui le contient – il faut bien ça pour les quinze jours suivants – ne rentre pas dans le frigo. Frigo pourtant de bonne taille sis

dans une cuisine high-tech à faire pâlir toute ménagère de plus ou moins de cinquante ans normalement constituée.

À propos de ménagères, là, Messieurs, vous pouvez laisser aller votre imagination. La créature exotique locale de base – qu'elle soit russe ou kazakhe – est un canon. Et si elle ne l'est pas, elle fait tout pour. Talons Barbarella de quinze centimètres, ongles idem, soigneusement vernis de rose pailleté, de rouge sang ou de violet (si, si), et une jolie gamme de vêtements je-moule-tout-ce-que-je-peux. Le string est roi. Pour comprendre : je n'ai jamais vu de ma vie autant d'imprimés léopard, panthère ou zèbre, voire python. Du string susmentionné à la nuisette en passant par des hauts et des bas à enfiler sous vide.

Ici, le look est une préoccupation constante, même parmi les franges les plus simples de la population, en tout cas en ville. Résultat : un nombre impressionnant de chichiteuses au mètre carré. Il y a des leçons à prendre.

En revanche, côté masculin, le paysage est nettement moins remarquable. Beaucoup de

bahuts taillés dans le massif, ensemble médiocre, pas de quoi attraper des torticolis dans la rue.

Je terminerai par un aperçu médiatique. La télé est omniprésente. Que ce soit chez les natifs ou au restaurant, on mange devant.

Conclusion très provisoire, comme dit la chanson de Michel Berger : comment vont ceux qui sont loin de chez eux ?

Ils vont. Ils découvrent des tas de choses. Les enfants s'habituent à l'anglais et au russe. Du coup, le vocabulaire familial devient petit à petit une sorte de sabir uniquement compréhensible par les intéressés. Et parfois les images se télescopent. Au coin de la rue Pouchkine (c'est là que nous habitons) on se prend à rêver de notre boulevard Raspail ou de Saint-Germain-des-Prés. Pas longtemps : une voiture qui passe en trombe tout klaxon hurlant a vite fait de vous ramener à la réalité. La conduite automobile kazakhe fera l'objet d'un autre bulletin.

En attendant, prochainement :

— des nouvelles du gâteau au fromage et à la mayonnaise rôti au four, Larissa nous l'a promis ;

— descente au marché chinois (la Chine est à trois cents kilomètres), le royaume de la contrefaçon. Je vais me rhabiller en Chanel à pas cher ;

— et excursion dans la montagne que nous voyons de nos fenêtres avec ses neiges éternelles. Tout ce blanc là-haut alors qu'il fait encore si chaud en bas, pour une fille de la mer...

À Noël, je ne mangerai que des bêtes sorties de l'océan Atlantique avec plein de vrai beurre.

MISE AU POINT

Mais avant d'aller plus loin, quelques précisions. Où se trouve donc cette cuisine de reine, où le chat erre-t-il tout désorienté, où diable la famille P. a-t-elle atterri à dix mille kilomètres de ses pénates ? Pourquoi changer de vie ?

La ville en question d'abord. À quoi ressemble-t-elle cette ville, juste pour situer le décor ?

Au moment de la décrire, voyons, euh, disons que ce n'est pas New York, que ce n'est pas Tokyo, ni Beauvais, ni Le Mans, c'est comment dire ? Rien. Difficile de définir le rien. Ce n'est pas beau, ce n'est pas complètement affreux non plus grâce à une végétation exubérante et omniprésente. Dans le centre, où nous habitons, c'est un ensemble d'immeubles, du genre cubes de quatre ou cinq étages parsemés de nombreuses tours récentes poussées de-ci de-là au gré des programmes de construction anarchiques des promoteurs. Le tout se succédant sans grâce dans des rues à angles droits.

Quant aux faubourgs ils s'étalent à perte de vue, dans une alternance chaotique de nouvelles villas de nababs aux toits rouge et vert et de datchas déglinguées.

Évidemment avant de trouver notre nouveau logis nous en avons visité bien d'autres en sillonnant en tous sens cette délicieuse agglomération, banlieue comprise.

Par exemple, cette humble chaumière de cinq cents mètres carrés sur trois niveaux dans laquelle j'ai vainement cherché les toilettes. Et pour cause, elles étaient au fond du jardin. Une légère erreur de conception. Une fois tout le reste fini, l'entrepreneur s'est aperçu de la bévue. Aucun souci, il s'est rattrapé en faisant édifier au bout de la pelouse de remarquables commodités à grand renfort de marbre et de dorures. Un avantage : c'est tranquille. Un inconvénient : l'hiver, il faut enfiler ses moufles et se munir de sa chapka pour s'y rendre.

Beaucoup de bâtiments, luxueux ou pas, présentent certaines fantaisies du genre. Certes, on peut s'y faire, me direz-vous. N'empêche. Il a donc fallu explorer toutes sortes de *domes*

(maisons) et de *kouartirrrres* (appartements) avant d'atterrir au coin de la rue Pouchkine dans un immeuble modestement nommé Élite.

Quand on sait qu'un déménagement ordinaire représente en temps normal la troisième source de stress intense répertoriée par l'INSEE juste après la maladie et la mort, on mesure la performance de notre exotique permutation.

Et nous, au milieu de tout ça, à quoi ressemblons-nous ?

Pour mieux comprendre procédons par comparaison, c'est toujours plus facile, on imagine mieux. Par exemple, si je vous dis en toute objectivité que mon mari est un mélange d'Alain Delon et de Paul Newman, que mon fils ressemble à James Dean enfant et ma fille à Scarlett O'Hara sans la crinoline, déjà on se fait tout de suite une idée. Et moi, et moi, et moi ? Ma retenue naturelle m'empêche le moindre rapprochement, mais vous pensez bien qu'avec des enfants aussi magnifiques fabriqués avec Alain Delon et Paul Newman réunis, forcément...

Ensuite si vous croyez qu'on peut lâcher dans la nature un homme par ailleurs doté d'un caractère